

Une somme considérable

Histoire de la littérature québécoise, de Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge. Boréal, « Essais et documents », 689 p., ill.

Karine Cellard

Numéro 218, janvier–février 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10258ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cellard, K. (2008). Une somme considérable / *Histoire de la littérature québécoise*, de Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge. Boréal, « Essais et documents », 689 p., ill. *Spirale*, (218), 51–52.

Une somme considérable

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE de Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge

Boréal, « Essais et documents », 689 p., ill.

par KARINE CELLARD

Parmi les quelques synthèses de la littérature québécoise publiées depuis la Révolution tranquille — *La Vie littéraire au Québec* (1991-), *La Littérature québécoise* de Laurent Mailhot (1997) ou les trois ou quatre manuels plus sommaires parus vers 1996 —, c'est dans la filiation de l'*Histoire de la littérature française du Québec* de Pierre de Grandpré (Beauchemin, 1967-1969) qu'ont choisi de s'inscrire Michel Biron, François Dumont, Élisabeth Nardout-Lafarge et leur collaboratrice Martine-Emmanuelle Lapointe, les auteurs de l'*Histoire de la littérature québécoise* parue tout récemment chez Boréal. Reprenant les mots du document promotionnel de l'éditeur, tous les comptes rendus journalistiques présentent en effet l'ouvrage comme « la première grande histoire de la littérature québécoise depuis plus de quarante ans », soulignant ainsi surtout la visée commune que partagent les deux synthèses : celle de proposer une histoire littéraire qui soit d'abord fondée sur la lecture des œuvres elles-mêmes.

L'histoire littéraire québécoise aujourd'hui

Pour l'équipe réunie par de Grandpré à la fin des années soixante, le défi consistait surtout à « inventer une tradition » en réinterprétant, notamment grâce à la « nouvelle critique » alors en vogue, l'évolution d'un corpus que l'on nommait encore « canadien-français ». Aussi, malgré sa désuétude, l'ouvrage reste aujourd'hui fascinant parce qu'il permet de lire dans tout son inachèvement le processus de reconfiguration de la tradition dans lequel s'engageait alors une critique universitaire en plein processus de spécialisation. Infiniment plus aboutie, maîtrisée et unifiée, la synthèse de Biron, Dumont et Nardout-Lafarge permet par contraste de mesurer le fort degré d'institutionnalisation aujourd'hui atteint par le « petit » corpus national qu'est la littérature québécoise : pour la nouvelle équipe, en effet, le défi consiste désormais à « opérer une sélection » dans la masse

des travaux disponibles, à faire sens de la multiplicité des sources, des approches et des objets mis en valeur par la recherche contemporaine.

Écrire l'histoire de la littérature québécoise aujourd'hui oblige également à composer avec une vulgate critique aux contours fermement établis, dont l'héritage comporte son lot de lieux communs et de passages obligés. Si cette nouvelle synthèse réussit son pari, ce n'est pas tant parce qu'elle propose une relecture radicale de l'histoire littéraire québécoise (ce qui aujourd'hui apparaît comme un véritable tour de force), mais plutôt parce qu'elle offre une mise à jour solide et pertinente de son récit canonique tout en s'engageant dans une interprétation des œuvres qui tempère son degré de généralité par un retour à la singularité des textes.

Le récit canonique à l'épreuve des nouvelles lectures

En réalité, tout comme l'histoire littéraire de Pierre de Grandpré, l'ouvrage de Biron, Dumont et Nardout-Lafarge n'est pas exclusivement centré sur la relecture d'œuvres littéraires (comme le suggère le discours publicitaire) mais présente plutôt une structure habilement partagée entre l'interprétation des textes et du corpus, les considérations institutionnelles et les questions d'histoire littéraire. La principale ambition du projet étant d'enrichir l'histoire littéraire par l'interprétation des textes, la table des matières comme le discours critique lui-même reflètent ce parti pris en faveur de la singularité, proposant notamment un certain nombre de chapitres centrés sur des auteurs choisis, un appareil iconographique constitué de portraits d'écrivains ainsi qu'une structure argumentative où se succèdent les études d'œuvres particulières. La sociologie et l'histoire de la littérature exercent néanmoins un effet structurant sur cette synthèse, en soutenant notamment la périodisation d'ensemble et en justifiant le découpage de nombreux autres chapitres qui portent sur des

questions plus générales, comme la langue d'écriture, la place des femmes ou la « québécoisité » littéraire.

Découpée en cinq périodes d'inégale importance, la périodisation de l'ouvrage illustre bien le type de travail sur la vulgate auquel se livre cette nouvelle synthèse : on y trouve en effet les grandes lignes du récit canonique, déplacées sous l'action conjuguée des lectures d'œuvres et de l'apport de la recherche contemporaine, dont on peut du coup retracer les principaux enjeux. Dans un premier temps, les bornes de l'histoire littéraire ancienne s'imposent comme des évidences, avec un chapitre inaugural consacré aux « Écrits de la Nouvelle-France (1534-1763) » et un second qui présente le corpus des XVIII^e et XIX^e siècles sous la bannière du mot d'ordre « Écrire pour la nation (1763-1895) », tout en distinguant quelques œuvres atypiques plus près de la sensibilité contemporaine (Buies, Conan ou le Crémazie de la correspondance). La troisième partie, sur « Le conflit entre l'ici et l'ailleurs (1895-1945) », reprend elle aussi un découpage temporel établi, du moins pour sa borne de départ qui annonce le clivage entre régionalistes et « exotiques » (1895-1930); la seconde section du chapitre (1930-1945), qui met plutôt en valeur des « œuvres mixtes, faussement traditionnelles », marque quant à elle le dépassement de cette logique binaire et accorde une attention peu commune à des figures ou à des problématiques de l'époque que l'histoire littéraire passe souvent sous silence (l'essor des femmes écrivains ou les débats autour de la langue d'écriture).

C'est cependant avec la quatrième section, intitulée « L'invention de la littérature québécoise (1945-1980) », que cette nouvelle histoire littéraire déplace les conventions en matière de périodisation. C'est qu'à l'instar de certains historiens qui s'appliquent depuis quelques années à complexifier notre perception de la « Grande noirceur » et à déconstruire le mythe de la Révolution tranquille comme génération spontanée, Biron, Dumont et Nardout-Lafarge recon-

naissent eux aussi l'après-guerre comme une période de gestation où la sensibilité des années soixante trouve son origine et ses racines. Pour les auteurs, c'est une « visée interrogative plutôt qu'affirmative » qui constitue le trait d'union entre les œuvres de 1945 à 1980, une manière de repenser et de se réapproprier la tradition « dans un contexte où l'identité (de la nation comme de l'individu) se donne pour incertaine ». Une telle interprétation de la période place du coup les textes de la Révolution tranquille sous le signe du doute et d'une certaine négativité plutôt que de la modernité triomphante, autre trait qui contribue à faire de cette synthèse une mise à jour contemporaine de la vulgate héritée de la génération du baby-boom. Ce processus d'« invention de la littérature québécoise » apparaît ici scandé en trois temps : un premier, de 1945 à 1960, que caractérise surtout l'autonomisation nationale et esthétique du corpus; un second (1960-1970), lorsque la littérature désormais nommée « québécoise » se donne une portée plus engagée tout en rivalisant d'innovations formelles et thématiques; une troisième (1970-1980), enfin, qui voit la mise à mal de « la littérature en tant que système de communication » sous l'action conjuguée de la contre-culture et du structuralisme. Avec ses deux cent cinquante pages où l'on retrouve la majorité des auteurs distingués par l'honneur d'un chapitre particulier¹, la période de la Révolution tranquille — ou plus précisément les années 1945-1960 — reste le centre symbolique du récit historique de Biron, Dumont et Nardout-Lafarge, bien que la charge triomphaliste de son avènement soit neutralisée par le détachement du ton et une plus grande attention aux œuvres littéraires.

Intitulé « Le décentrement de la littérature (depuis 1980) », le chapitre consacré à la production contemporaine est lui aussi plutôt volumineux, presque autant que la section centrale sur les années 1945-1970. Depuis les tout premiers débuts de l'écriture de

l'histoire littéraire au Québec, il est d'usage d'accorder une attention particulière à la littérature « de l'heure » : dans les synthèses du début du siècle ou des années soixante, la production courante est en effet perçue comme mieux maîtrisée et plus aboutie que les œuvres du passé, ce qui impose du coup une conception linéaire de l'histoire littéraire toujours tendue vers un plus haut degré d'achèvement. C'est précisément cela qui a changé depuis les quarante dernières années, l'histoire de la littérature québécoise pouvant désormais compter, comme les « grands » corpus établis, sur un ensemble de classiques inégalés qui consacrent la valeur du passé au détriment du présent. Aussi la décision d'accorder une telle importance au contemporain apparaît-elle comme une prise de position en faveur de ce corpus, qui reste aujourd'hui peu étudié dans la majorité des universités québécoises. Présenté sous le signe du décentrement et de l'éclatement — des identités (migrantes, anglo-québécoise, franco-canadienne) comme des pratiques (on parle maintenant de best-sellers ou de traduction littéraire) —, le chapitre touffu et un brin anarchique distingue toutefois très peu d'œuvres particulières, adoptant plutôt une classification à géométrie variable qui traitera parfois de genres et de sous-genres (le roman et ses différents profils, le théâtre, la nouvelle), parfois de postures plus générales (l'intimisme, le paysage, la fiction de soi).

Réinterpréter sans bouleverser l'ordre historique

Sans que la relecture effectuée par Biron, Dumont et Nardout-Lafarge reconfigure fondamentalement la vulgate de l'histoire littéraire québécoise, cette dernière en ressort travaillée et nuancée par une approche qui lui restitue une complexité que le « grand récit », élaboré dans l'enthousiasme de la Révolution tranquille, avait eu tendance à négliger. C'est dans le détail des analyses que le renouvellement de l'histoire littéraire se fait sans doute le plus évident, avec une lecture globale qui assimile les principales préoccupations de la recherche des dernières années : elle retracera, par exemple, l'américanité de la littérature québécoise aussi tôt que dans les textes de Buies, F.-X. Gameau ou Desrosiers, avant de la retrouver à l'Hexagone et évidemment dans le mouvement contre-culturel ; à quelques reprises, elle adop-

tera un judicieux point de vue comparatiste qui éclaire l'œuvre d'un artiste-écrivain comme Giguère, ou dynamise la présentation des écrits du terroir en les mettant en dialogue avec la peinture et la littérature canadienne-anglaise de leur époque. Ailleurs, elle portera attention aux réseaux et correspondances qui complexifient la dynamique du milieu littéraire. Sur le plan symbolique, la relecture des auteurs marque aussi les passages dans la mythologie du corpus québécois, relevant par exemple les déplacements dans la représentation de la figure du nomade (des écrits de la Nouvelle-France à *Maryse* en passant par *Maria Chapdelaine* ou *Le Survenant*), et signalant d'autre part ce que des auteurs incarnant cette figure de l'étranger (un Français comme Louis Hénon ou une Manitobaine comme Gabrielle Roy) ont pu révolutionner de l'intérieur grâce à leur regard décalé.

L'innovation la plus évidente que propose le nouveau panorama reste bien sûr l'inclusion au corpus québécois de la littérature anglo-montréalaise, dans une renégociation des frontières identitaires qui marque l'ouvrage lui-même au siseau des préoccupations contemporaines. La justification de cet élargissement reste toutefois un peu allusive², entretenant une certaine confusion quant aux fondements théoriques qui régissent les frontières du corpus québécois : s'agit-il d'une détermination territoriale privilégiant une conception civique de l'identité ? La présence des œuvres anglo-montréalaises se verrait ainsi pleinement justifiée, mais pas celle de la littérature franco-canadienne dont on présente justement la volonté d'autonomisation par rapport au Québec. S'agit-il plutôt de l'écologie symbolique du corpus ? C'est le choix qui semble privilégié, mais alors l'impact des œuvres françaises ou internationales semble peser d'un poids plus important encore dans la complexité d'un milieu littéraire que l'on présente comme ouvert sur le monde. Faute d'une plus grande cohésion théorique, le corpus anglophone reste ainsi en marge de la trame historique, comme d'ailleurs la dramaturgie qui, pour d'autres raisons, peine elle aussi à trouver sa place dans l'histoire littéraire.

Dans une synthèse de cette ampleur, il paraît inévitable que les spécialistes trouvent à redire sur les détails de l'énonciation dans leurs champs respectifs ; aussi, ceux-ci accrocheront sans doute sur des formulations qui, sans être fausses, paraissent inexacts

ou abusives, sur des petits problèmes de chronologie ou même parfois des erreurs dans les titres de périodiques. Ce sont cependant les amateurs de théâtre qui risquent de rester sur leur faim à la lecture de cette *Histoire* rédigée par des spécialistes de poésie et de roman. L'intelligence du corpus et de l'évolution des pratiques y est en effet moins fine, et la présentation des développements institutionnels, facteurs déterminants s'il en est pour comprendre l'évolution du théâtre, est parfois trop sommaire pour donner sens à l'émergence de nouvelles formes (je pense, entre autres, à la politisation du théâtre ou à la création collective à la fin des années soixante). Par ailleurs, la mention sommaire de pièces aussi importantes qu'*À toi pour toujours*, *ta Marie-Lou* ou qu'*Albertine en cinq temps* déçoit, considérant le fait que les romans de Tremblay et même ceux d'auteurs mineurs ont droit à un traitement beaucoup plus substantiel.

L'œuvre littéraire comme unité de sens

Le choix d'une perspective axée sur la figure de l'auteur entraîne un certain nombre de conséquences au rang desquelles il importe de mentionner le rôle de consécration qu'assume sans fausse pudeur la synthèse de Biron, Dumont et Nardout-Lafarge, contrairement à la majorité des travaux de synthèse des dernières années qui suspendent plus volontiers leur jugement dans une posture sociologique aujourd'hui communément répandue. Dans cette nouvelle histoire littéraire, les chapitres entiers consacrés à un ou à quelques auteurs contribuent au contraire à hiérarchiser les pratiques et à affirmer le « canon » québécois, consacrant en particulier les écrivains publiés entre 1945 et 1970, bien que quelques anciens, et plus rarement des contemporains, aient aussi droit à ce type de distinction. Seconde conséquence du recentrement du discours autour de la figure de l'écrivain : un certain relâchement du sens de la chronologie, en particulier dans des sections consacrées à des problématiques (l'essor du nationalisme en littérature, le traitement de la langue d'écriture, par exemple) où l'impact du contexte politique ou littéraire se perd dans une succession de pratiques d'écriture dont la logique apparaît trop peu ancrée dans le temps.

Enfin, sur le plan des sources critiques, les modèles explicitement revendiqués par les auteurs sont surtout ceux de grands lecteurs (Belleau, Brochu, Marcotte, Major ou Nepveu), alors que qua-

rante ans de recherche universitaire perce plus subtilement sous le couvert d'une narration lisse et homogène. Aussi l'analyse des œuvres s'enrichit-elle de l'apport des travaux les plus divers — qu'il s'agisse de la réflexion sur la littérature et les médias au XIX^e siècle, sur les réseaux et correspondances d'écrivains, les écrits des femmes ou les écrivains migrants — sans toutefois que la narration unifiée permette toujours de retracer les sources du discours. C'est que les auteurs (ou l'éditeur ?) ont choisi d'opter pour un texte continu sans aucune note ni référence, facilitant ainsi la lecture du public généraliste mais compliquant considérablement la tâche des chercheurs qui voudraient approfondir ou nuancer les énoncés donnés pour vrais sans que l'on puisse soi-même en refaire la démonstration.

Dans cette nouvelle *Histoire de la littérature québécoise*, on ne cherchera donc pas de reconfiguration majeure de la tradition ni de renouvellement en profondeur de la réflexion épistémologique ; la valeur incontestable de l'ouvrage repose plutôt sur la qualité de la synthèse, tant sur le plan de l'histoire littéraire que de l'introduction aux œuvres, sur l'intégration harmonieuse de la recherche et sur le plaisir de lecture que procure la narration vive et sensible. Son originalité vient aussi de l'investissement revendiqué du pouvoir cognitif de l'interprétation des textes, une posture rarement adoptée depuis la réémergence de l'histoire littéraire dans les années quatre-vingt. Dans les travaux et synthèses parus depuis, ce sont en effet les sciences humaines (histoire sociopolitique ou intellectuelle, sociologie du milieu culturel) qui servent le plus souvent d'armature aux récits critiques et l'interprétation littéraire y trouve difficilement sa place, comme si l'engagement subjectif impliqué par la lecture des œuvres avait perdu sa légitimité en tant que discours du savoir. C'est peut-être surtout en cela que la nouvelle *Histoire de la littérature québécoise* s'inscrit dans la filiation de l'ouvrage de Pierre de Grandpré qui, à la fin des années soixante, tâchait lui aussi de lire une partie du corpus pour lui-même, dans une indépendance au moins relative face à des déterminations contextuelles parfois envahissantes. ●

1. Notamment Roy, Lasnier, Hébert, Giguère, Scott, Miron, Brault, Aquin, Ferron, Blais, Ducharme.

2. On dit en introduction vouloir « rendre compte des œuvres de langue anglaise qui, par leur circulation grâce aux traductions et par leur retentissement critique, se sont avérées les plus significatives du point de vue des lecteurs francophones ».